

TRADUIRE
LE
YIDDISH

dossier préparé par
CORINNA GEPNER

TRADUIRE DU YIDDISH : DE LA TRAHISON À LA MÉTAMORPHOSE

CORINNA GEPNER

« Traduire du yiddish fut pour moi, tout d’abord, chose relativement simple, en tout cas sans ces complications affectives qui inhibent la génération née pendant la guerre, soumise au refoulement et à l’angoisse devant la langue proscrire. Rien de tel chez moi, qui appris cette langue lors de cours du soir à l’Université¹. »

« Traduire du yiddish »... Entreprise délicate, émotionnellement chargée du fait de l’Histoire, qui interdit, aujourd’hui encore, de voir dans cette langue une langue comme les autres. Entreprise dont la délicatesse est reconnue ici *a contrario*, mais, on le verra plus loin, le passé en question ne se laisse pas ignorer, même par ceux qui pouvaient espérer jouer la carte de l’innocence – par exemple, en apprenant le yiddish comme une langue étrangère. Quoi de plus innocent, en effet, que d’apprendre une langue à l’université, dans un contexte qui rend ce savoir équivalent à tout autre ? À ceci près qu’en l’occurrence, il est fragile, précaire, tributaire des compétences linguistiques de générations qui s’éteignent : « [...] la traduction fut d’emblée, et nécessairement, lien entre les générations, enquête auprès des locuteurs naturels, réhabilitation d’un savoir qui, sinon, se serait perdu, étant lié à une sociabilité entre-temps, et pour cause, disparue ! » Écho aux paroles d’autres traducteurs, ici Batia Baum et Gilles Rozier, qui, tous deux, soulignent l’apport irremplaçable des yiddishophones – Mordechai Litvine, traducteur de la poésie

¹ Les citations du texte de Carole Matheron-Ksiazienicer proviennent d’un article publié dans le numéro 10 de *TransLittérature* (1995, p. 61-63). Plutôt que de le reproduire ici dans son intégralité, nous avons souhaité en proposer des extraits pour les questionner et les donner à relire à la lumière d’autres paroles de traducteurs et d’écrivains, présents dans ce dossier.

française en yiddish, Yitskhok Niborski, spécialiste de littérature yiddish², parmi d'autres.

On a aussi le sentiment, à lire Carole Ksiazenicer, que le travail de traduction du yiddish, parce qu'il oblige à renforcer le lien générationnel, contribue à l'émergence d'une certaine forme de conscience historique qui s'enracine dans la violence, la disparition et l'absence. Et au-delà du lien générationnel, cette entreprise-là de traduction est créatrice d'un lien avec un monde qui a cessé d'être. Autrement dit, elle pourrait se comprendre, fondamentalement, comme un travail de remaillage, de renouage.

Elle conduit dès lors à une expérience frontale et fondamentale de l'étrangeté (où la familiarité n'est pas nécessairement absente) – dont la langue est porteuse. Carole Ksiazenicer parle de « rugueuse altérité », de « rugueuse nodosité ». Et, fait notable, ces aspérités sont associées à ce qui est perçu comme le trait majeur du yiddish, à savoir son « caractère prétendument "populaire" ». Prétendument. N'est-ce pas dire que pourra parler de rugosité un locuteur francophone, habitué à évoluer dans une « langue bien installée dans ses couches de classicisme comme dans des plumes » ? N'est-ce pas dire aussi, peut-être, qu'au lieu de traduire la langue yiddish, on traduit l'idée que l'on s'en fait au travers de son propre système de référence ? (Mais sans doute faudrait-il aussi évoquer à ce propos les discours véhiculés au sein du judaïsme d'hier, qui tendaient à dévaloriser le yiddish au profit des langues diasporiques ou de l'hébreu.) Toujours, peut-être, la même fracture entre langues dites savantes et populaires...

La rencontre avec l'étrangeté, telle que la présente Carole Ksiazenicer, est empreinte, dans un premier temps, d'innocence et de naïveté : « Ce fut l'époque de la traduction-calque, tentative d'utopique fidélité à la langue-source, que nous voulions [...] faire sentir, en transparence, dans sa rugueuse nodosité, sous l'écorce ductile du français [...]. » Jusqu'à aboutir, et ce n'est pas le moindre des paradoxes, à « un extrême maniérisme du texte français », comme dans *Gens de Kasrilevkè* (Sholem Aleïkhem) ou *La Haridelle* (Mendele Moykher-Sforim), où les traducteurs « réinventent une

2 Yitskhok Niborski, maître de conférences de yiddish à l'INALCO, donne des séminaires de littérature yiddish à la Maison de la culture yiddish à Paris. Il fait partie des traducteurs interviewés par Nurith Aviv dans son film *Traduire*. Voir à ce sujet le compte rendu d'Emmanuèle Sandron dans *TransLittérature*, n° 41, 2011, p. 40-45.

langue littéraire extrêmement sophistiquée, aux antipodes de la vision convenue du yiddish comme jargon ou langue folklorique »³.

Dès lors, au fil du travail, l'utopie initiale s'efface progressivement : « Cette fidélité à la langue-source, qui n'était peut-être finalement que le signe de mon inexpérience, s'est peu à peu compliquée, déplacée sur la langue de réception, à mesure aussi que se complexifiaient les investissements affectifs liés à la traduction. C'est à ce moment que me revint l'adage "traduttore, traditore", jusqu'alors remisé au magasin des vieilleries idéologiques. Car qu'est-ce que traduire, si ce n'est aussi effacer le texte primitif, comme le palimpseste qui s'écrit sur les couches disparues de textes plus anciens ?... Si ce n'est transposer le passé en le rendant présent, c'est-à-dire en le gommant et en le recouvrant ? À mesure que je traduis les mots yiddish, trouvant en français la cadence et le timbre que je crois appropriés, je les oublie, attentive désormais à "l'autre langue" qui naît de moi et devant laquelle je reste vaguement saisie d'effroi et de bonheur. [...] Car qu'est-ce qui s'efface ainsi ? [...] Ce qui s'efface en se traduisant, je découvre (mais c'est bien tard) que c'est la langue de la disparition même. Ne l'aurais-je donc pas su ? Sans doute, mais c'est de traduire que je l'apprends véritablement. [...] Je ne sais pas si traduire d'une autre langue que le yiddish implique cette part de culpabilité liée à l'oubli et à l'ivresse de la métamorphose. Je sais seulement que cet apprentissage ne va pas sans douleur... »

Étrange et troublante expérience au cours de laquelle semble naître une « autre langue », qui, quoique française, n'est plus tout à fait française. Comme si, de ce travail de métamorphose, sortait une langue inconnue, qui brouillerait les références, les codes, les habitudes, une langue « étrange » à défaut d'être « étrangère ». Et cette langue nouvelle, indéfinissable, est une sorte de caisse de résonance où s'articulent l'absence et la présence, le passé et le présent. Sauf que le jeu se complique du fait du destin historique du yiddish. La traduction/trahison répéterait-elle, à sa manière, la disparition ? Et dans ces conditions, à quelle forme d'inscription dans l'histoire se voit-on confronté ?

À lire, à entendre Gilles Rozier, par exemple, on sent un

3 Précision apportée par Carole Matheron-Ksiazienicer au cours d'un échange récent. Les deux ouvrages mentionnés ont été traduits respectivement par Jacques Mandelbaum (Julliard, 1992) et Batia Baum (Bibliothèque Medem, 2008).

mouvement de transformation par déplacement. Depuis quelques décennies, le travail des enseignants et des traducteurs du yiddish a donné accès à un patrimoine littéraire et culturel largement méconnu. Et dans ce domaine, le travail se fait aussi grâce aux écrivains qui s'attachent à faire revivre des figures de la littérature dans leur environnement historique et culturel. On citera notamment le roman de Gilles Rozier, *D'un pays sans amour*⁴, qui ressuscite une « Atlantide engloutie » en retraçant le parcours de trois poètes, Peretz Markish, Uri-Zvi Grinberg et Melekh Rawicz. Ou, du même, l'ouvrage consacré à Moyshe Broderzon⁵, « écrivain yiddish d'avant-garde », qui conjugue un riche développement sur la vie culturelle dans la ville polonaise de Lodz, une étude de l'œuvre et de la langue de Broderzon et un recueil bilingue yiddish/français de ses poèmes. Travail savant, qui engage le yiddish sur une autre voie : celle qui l'amènerait, comme le dit Gilles Rozier, à devenir « une langue de culture » là où il a perdu son ancrage vernaculaire (si l'on excepte certains milieux juifs orthodoxes, qui continuent de le pratiquer). Et à s'enraciner dans la littérature puisque désormais, avec la disparition des derniers locuteurs naturels, « c'est dans la littérature qu'on apprend[ra] le yiddish ».

Carole Ksiazeniczer

– Traductions

Kreitman, Esther, *La Danse des démons*, trad. avec Louissette Kahane-Dajezer, Paris, éditions des Femmes, 1988

Kulbak, Moïshé, *Le Messie fils d'Éphraïm*, Paris, Imprimerie nationale, 1995

Shapiro, Lamed, *New-Yorkaises*, nouvelles trad. avec Delphine Bechtel et Jacques Mandelbaum, Paris, Julliard, 1993

Le Royaume juif, nouvelles trad. avec Delphine Bechtel et Jacques Mandelbaum, Paris, Seuil, 1987

Singer, Israel Joshua, *Argile*, Paris, Liana Levi, 1995

– Ouvrages

Israel Joshua Singer : *d'une écriture moderniste à une vision abstraite de l'histoire* [s. l.], [2008]

Les Temps de la fin : Roth, Singer, Boulgakov, Paris, H. Champion, 2006

4 Grasset, 2011.

5 Moyshe Broderzon. *Un écrivain yiddish d'avant-garde*, Presses universitaires de Vincennes, 1999.

Gilles Rozier

– Traductions du yiddish

Dropkin, Tsila, *Dans le vent chaud*, trad. avec Viviane Siman, Paris, L'Harmattan, 1994

Rajchman, Chil, *Je suis le dernier Juif : Treblinka (1942-1943)*, Paris, Les Arènes, 2009

Sutzkever, Avrom, *Mon témoignage au procès de Nuremberg, Europe*, n° 796-797, août-septembre 1995

– Romans et récits

Projections privées, Paris, Denoël, 2008

La Promesse d'Oslo, Paris, Denoël, 2005

Fugue à Leipzig : d'un voyage en Allemagne, Paris, Denoël, 2005

Un amour sans résistance, Paris, Denoël, 2003

Moïse fiction, Paris, Denoël, 2001

Par-delà les monts obscurs, Paris, Denoël, 1999